

M2- UE302.1- TD7 – Corpus 3 : humanité / animalité.

Document 1 - *Lettre au marquis de Newcastle, René Descartes (23 novembre 1646).*

Je sais bien que les bêtes font beaucoup de choses mieux que nous, mais je ne m'en étonne pas car cela même sert à prouver qu'elles agissent naturellement et par ressorts, ainsi qu'une horloge, laquelle montre bien mieux l'heure qu'il est, que notre jugement ne nous l'enseigne. Et sans doute que, lorsque les hirondelles viennent au printemps, elles agissent en cela comme des horloges. Tout ce que font les mouches à miel est de même nature, et l'ordre que tiennent les grues en volant et celui qu'observent les singes en se battant, s'il est vrai qu'ils en observent quelqu'un, et enfin l'instinct d'ensevelir leurs morts, n'est pas plus étrange que celui des chiens et des chats, qui grattent la terre pour ensevelir leurs excréments, bien qu'ils ne les ensevelissent presque jamais : ce qui montre qu'ils ne le font que par instinct et sans y penser. On peut seulement dire que, bien que les bêtes ne fassent aucune action qui nous assure qu'elles pensent, toutefois, à cause que les organes de leurs corps ne sont pas fort différents des nôtres, on peut conjecturer qu'il y a quelque pensée jointe à ces organes, ainsi que nous expérimentons en nous, bien que la leur soit beaucoup moins parfaite. A quoi je n'ai rien à répondre, sinon que, si elles pensaient ainsi que nous, elles auraient une âme immortelle aussi bien que nous, ce qui n'est pas vraisemblable, à cause qu'il n'y a point de raison pour le croire de quelques animaux, sans le croire de tous, et qu'il y en a plusieurs trop imparfaits pour pouvoir croire cela d'eux, comme sont les huîtres, les éponges, etc.

Document 2 - *Voltaire, Dictionnaire philosophique, article « BÊTES » (1764).*

BÊTES.

Quelle pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les bêtes sont des machines privées de connaissance et de sentiment, qui font toujours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien, etc. !

Quoi ! cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle, et en cercle sur un arbre ; cet oiseau fait tout de la même façon ? Ce chien de chasse que tu as discipliné pendant trois mois n'en sait-il pas plus au bout de ce temps qu'il n'en savait avant les leçons ? Le serin à qui tu apprends un air le répète-t-il dans l'instant ? n'emploies-tu pas un temps considérable à l'enseigner ? n'as-tu pas vu qu'il se méprend et qu'il se corrige ?

Est-ce parce que je te parle que tu juges que j'ai du sentiment, de la mémoire, des idées ? Eh bien ! je ne te parle pas ; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me souviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joie. Tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'affliction et celui du plaisir, que j'ai de la mémoire et de la connaissance.

Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maison, agité, inquiet, qui descend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime, et qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris, par ses sauts, par ses caresses.

Des barbares saisissent ce chien, qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié ; ils le clouent sur une table, et ils le dissèquent vivant pour te montrer les veines mémoires. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Réponds-moi, machiniste, la nature a-t-elle arrangé tous les ressorts du sentiment dans cet animal, afin qu'il ne sente pas ? a-t-il des nerfs pour être impassible ? Ne suppose point cette impertinente contradiction dans la nature.

Document 3 - Marguerite Yourcenar, *Le Temps, ce grand sculpteur*, « Qui sait si l'âme des bêtes va en bas ? » (1983).

Dans l'état présent de la question, à une époque où nos abus s'aggravent sur ce point comme sur tant d'autres, on peut se demander si une Déclaration des droits de l'animal va être utile. Je l'accueille avec joie, mais déjà de bons esprits murmurent : « Voici près de deux cents ans qu'a été proclamée une *Déclaration des droits de l'homme*, qu'en est-il résulté ? Aucun temps n'a été plus concentrationnaire, plus porté aux destructions massives de vies humaines, plus prêt à dégrader, jusque chez ses victimes elles-mêmes, la notion d'humanité. Sied-il de promulguer en faveur de l'animal un autre document de ce type, qui sera – tant que l'homme lui-même n'aura pas changé –, aussi vain que la Déclaration des droits de l'homme ? » Je crois que oui. Je crois qu'il convient toujours de promulguer ou de réaffirmer les Lois véritables, qui n'en seront pas moins enfreintes, mais en laissant çà et là aux transgresseurs le sentiment d'avoir mal fait. « Tu ne tueras pas. » Toute l'histoire, dont nous sommes si fiers, est une perpétuelle infraction à cette loi.

« Tu ne feras pas souffrir les animaux, ou du moins tu ne les feras souffrir que le moins possible. Ils ont leurs droits et leur dignité comme toi-même », est assurément une admonition bien modeste ; dans l'état actuel des esprits, elle est, hélas, quasi subversive. Soyons subversifs. Révoltons-nous contre l'ignorance, l'indifférence, la cruauté, qui d'ailleurs ne s'exercent si souvent contre l'homme que parce qu'elles se sont fait la main sur les bêtes. Rappelons-nous, puisqu'il faut toujours tout ramener à nous-mêmes, qu'il y aurait moins d'enfants martyrs s'il y avait moins d'animaux torturés, moins de wagons plombés amenant à la mort les victimes de quelconques dictatures, si nous n'avions pas pris l'habitude de fourgons où des bêtes agonisent sans nourriture et sans eau en route vers l'abattoir, moins de gibier humain descendu d'un coup de feu si le goût et l'habitude de tuer n'étaient l'apanage des chasseurs. Et dans l'humble mesure du possible, changeons (c'est-à-dire améliorons s'il se peut) la vie.

Document 4 - *Le Rapport de Brodeck*, Philippe Claudel (2007).

Dans le premier enclos qu'Orschwir me fit voir, des dizaines de porcelets de quelques semaines jouaient sur de la paille fraîche. Ils se couraient, se heurtaient, s'agaçaient du groin en poussant de petits cris joyeux. Orschwir leur jeta une pelletée de grain. Ils se précipitèrent sur la pitance.

Dans l'enclos suivant, des porcs de huit mois allaient et venaient, se bousculaient en se défiant. On sentait entre eux une violence et une agressivité étranges, gratuites, que rien en apparence ne justifiait ni n'expliquait. C'étaient déjà de larges bêtes, épaisses, aux oreilles tombantes, à la gueule féroce et abrutie. Une puanteur âcre prenait le nez. La paille sur laquelle ils se vautraient était souillée de déjections. Des grognements claquaient contre les parois de bois et frappaient les tempes. J'eus envie de sortir très vite.

Plus loin, dans le dernier enclos, somnolaient les porcs adultes. Immenses. Blêmes. À la longe étirée comme une barque. Tous sur le flanc. Tous couchés dans une boue noire, épaisse comme une mélasse, haletants, groins ouverts. Certains nous regardaient avec une grande lassitude. D'autres fouillaient le sol sous eux. On aurait cru des géants changés en bêtes, des créatures condamnées à une effroyable métamorphose.

« Les âges de la vie, murmura Orschwir dont j'avais presque fini par oublier la présence et dont la voix me fit sursauter. Tu as vu l'innocence tout d'abord, ensuite la hargne stupide, et puis ici, la sagesse... » poursuivit-il. Il laissa passer un temps puis reprit d'une voix lente, et très basse. « Mais parfois, Brodeck, la sagesse n'est pas ce qu'on croit. Ceux que tu as devant toi sont des fauves. De vrais fauves, sous leur allure

de baleines terrestres, des fauves, sans cœur et sans esprit. Sans mémoire aussi. Il n'y a que leur ventre qui compte, leur ventre. Ils ne songent qu'à une chose, tout le temps, c'est le remplir. »

Il s'arrêta et me regarda avec un sourire énigmatique qui tranchait sur sa face barbouillée de gros traits. Des miettes de pain ornaient sa moustache et ses lèvres gardaient un peu de la luisance que le gras du lard y avait déposée.

« Ils pourraient manger leurs propres frères, leur propre chair, ça ne les dérangerait pas, ils ne font pas de différence. Ils broient, ils avalent, ils chient, ils recommencent indéfiniment. Ils ne sont jamais rassasiés. Et tout leur est bon. Car ils mangent de tout, Brodeck, sans jamais se poser de questions. De tout... Comprends-tu ce que je dis ? Ils ne laissent rien derrière eux, aucune trace, aucune preuve. Rien. Et ils ne pensent pas, Brodeck, eux. Ils ne connaissent pas le remords. Ils vivent. Le passé leur est inconnu. Ne crois-tu pas que ce sont eux qui ont raison ? »

Document 5 – Maus, Art Spiegelman (1986).

